

Présentation
La fin de la parenté ?
L'anthropologie de David M. Schneider

Natacha Collomb

Richard Handler : D'après vous, quelles questions théoriques poursuiviez-vous lors de votre terrain à Yap ?

David Schneider : J'étais assez coincé en réalité. [Clyde] Kluckhohn était mon tuteur principal et il s'intéressait essentiellement à l'étude de la culture. Mais Talcott Parsons était le second membre de mon comité de thèse et il était franchement structuro-fonctionnaliste. Comme si cela ne suffisait pas, j'étais parti dans le cadre d'une mission du Peabody Museum, donc Douglas Oliver devait nécessairement être dans le comité aussi. Kluckhohn et Oliver n'avaient guère d'amitié l'un pour l'autre. Oliver était homophobe et Kluckhohn gay, et Oliver était un ethnographe empiriste très vieux jeu alors que Kluckhohn, très avant-garde, s'intéressait au courant « Culture et personnalité », il était un humaniste, proche de Sapir et de Kroeber. À cette époque, Parsons rédigeait sa grande synthèse. Vous imaginez bien que faire plaisir à ce trio était malaisé. Alors j'envoyais [à Harvard] des notes de terrain qui contenaient un petit quelque chose pour chacun, ce qui exigeait de porter une attention toute particulière à leur rédaction. Comme James Clifford l'a dit, les notes de terrain sont le texte et les données... (Schneider, 1995, p. 4 ; ma traduction)

Quatre ans seulement avant la fin de sa vie, à l'automne 1991, alors âgé de 73 ans, David Murray Schneider accepte, avec autant de résistance au démarrage que de malice chemin faisant, d'être interviewé par Richard Handler, lequel avait publié dans la revue *Current Anthropology*, au printemps de la même année, un entretien avec Clifford Geertz (Handler, 1991). La citation ci-dessus est extraite d'une parodie d'interview envoyée par Schneider en guise de première réponse à la proposition de Handler. Cette parodie est reproduite *in extenso* dans le livre (auto)biographique, *Schneider*

on Schneider, issu des dizaines d'heures d'entretiens finalement accordées par Schneider à Handler entre 1991 et 1994. Elle y occupe une position « méta » et constitue une intéressante mise en abyme. L'extrait que j'ai choisi de placer en exergue, caustique, provocant et allusif, est représentatif tant de l'ensemble de ce « faux » dialogue d'une dizaine de pages que du livre. De surcroît, dans ces quelques lignes, Schneider dit beaucoup sur son parcours, ses orientations et la place qu'il pense occuper : des rencontres déterminantes (Clyde Kluckhohn), une théorie définitivement adoptée (l'action sociale telle que vue par Parsons), un balancement entre deux mouvements (le culturalisme et le structuro-fonctionnalisme), une pique sur le statut des carnets de notes de terrain et le postmodernisme, des révélations à mots couverts concernant ses sympathies, humaines et politiques.

L'humour pince-sans-rire et l'autodérision auxquels se livre Schneider dans cet exercice autobiographique – préparé en amont et construit sur le modèle d'une série de contes moraux (Schneider, 1995, p. 11) – parcourent également certains de ses articles et surtout *American Kinship* (1968/1980), sa monographie consacrée à la parenté euro-américaine. *A Critique of the Study of Kinship*, son grand œuvre ici traduit, n'en est pas exempt non plus même si Schneider y exploite plutôt ses talents d'exégète, voire de rhétoricien, dans le sillage de « Some Muddles in the Models » (2011 [1965]), le solide article dans lequel il discute les implications respectives des théories de la filiation et de l'alliance. Handler (1995, p. 15) remarque à propos de ce ton très caractéristique de Schneider qu'il s'entend pleinement dans ses intonations tout en restant perceptible à l'écrit, retranscrit au plus près de l'oral. Ce style inimitable accroît cependant pour les lecteurs la difficulté à repérer ce qui est sérieux sous des dehors d'absurdité et ce qui est définitivement un trait d'esprit. C'est d'autant plus vrai quand leur langue maternelle n'est pas l'anglais et qu'ils sont étrangers au détail de la vie académique de l'anthropologie états-unienne.

Prenant acte du fait que 1) Schneider est surtout cité et mobilisé autour des effets de sa critique implacable des études de parenté, 2) ses travaux de facture plus classique, qu'il développe jusqu'au milieu des années 1960, restent dans l'ombre, et 3) son appétit pour une réflexivité et une épistémologie qu'il ne revendique pas comme telles mais qu'il pratique avec brio n'ont pas eu

la postérité méritée, je souhaite, dans cette présentation, inviter à une lecture rénovée, moins partielle et partiale, de son maître ouvrage et de certaines de ses autres publications. À cette fin, j'ouvre plusieurs chantiers à la fois consistant à :

- Éclaircir, en premier lieu, les motifs sous-tendant la traduction d'une œuvre déjà ancienne ;
- Rappeler, ensuite, l'inscription de Schneider et de ses travaux dans le mouvement plus large du développement de l'anthropologie états-unienne des années 1940 aux années 1990 en tenant compte des tournants pris par l'auteur à différents moments de sa carrière ;
- Contribuer, alors, à l'historicisation de *A Critique* à partir d'une biobibliographie s'appuyant sur les éléments disponibles les plus accessibles et les plus pertinents de sa trajectoire intellectuelle et institutionnelle, les deux dimensions étant étroitement articulées ;
- Entreprendre, dans un même mouvement, de présenter schématiquement le socle sur lequel repose son argumentation dans *A Critique*, à savoir sa conception de l'anthropologie culturelle comme une anthropologie des symboles et des significations ;
- Donner quelques éléments sur la réception et la postérité de *A Critique*, outre-Atlantique, outre-Manche et en France.

POURQUOI TRADUIRE *A CRITIQUE* ?

Cette introduction est le fruit d'une enquête, et cette enquête est inachevée. Il est possible toutefois de situer l'œuvre et son auteur en partant du postulat que ce livre conserve, ou retrouve, une véritable actualité. Ceci reste vrai en dépit de son ancienneté et alors même qu'il analyse et historiographie la pensée anthropologique sur la parenté de la fin du XIX^e siècle au dernier quart du XX^e siècle, laissant donc nécessairement de côté l'évolution subséquente des idées, des méthodes et des problèmes dans ce champ de l'anthropologie. Sa traduction s'inscrit dans un

contexte favorable de (re)mobilisation, en France, d'une œuvre largement ignorée au moment de sa parution (une recherche rapide, sur Google Scholar, des citations de Schneider en France fait apparaître 4 citations dans les années 1990, 10 dans les années 2000 et 15 dans les années 2010). Pourquoi, cependant, imposer ce que Schneider nomme « l'ombre de la traduction » à ce texte, y introduisant en conséquence l'interprétation inhérente à cet exercice ? Et comment se fait-il, d'ailleurs, que cette œuvre singulière, polémique et inspirante qui a de plus eu un fort retentissement et est très vite devenue une référence outre-Atlantique et outre-Manche n'ait pas été plus tôt traduite en français ?

La manière dont je l'ai moi-même découverte, dans les années 2010, est instructive car assez représentative. C'est en effet à l'époque où je peaufinais un projet de recherche sur la parenté comme expérience vécue (c'est-à-dire subjective, construite, négociée, niée, interprétée...) chez des Tai non bouddhisés du Nord-Laos, que Schneider est arrivé jusqu'à moi en passant par Janet Carsten et les New Kinship Studies, lesquelles constituaient alors une source bienvenue d'inspiration. En effet, ce courant de l'anthropologie britannique prolonge plusieurs idées avancées par Schneider :

- Ses auteurs abandonnent la notion de parenté (*kinship*) pour lui préférer un terme à la fois plus large et plus flou, *relatedness*, que l'on peut traduire, mais maladroitement, par un néologisme : « relationnalité » ou par un terme formé sur le terme parenté comme « apparentement » ;
- Ils s'appuient sur la distinction introduite par Schneider entre le registre de l'être (*being*) auquel est classiquement rapportée la parenté et celui du faire (*doing*), plus fidèle à la dimension construite et processuelle des relations de parenté ;
- Ils désenclavent la parenté en l'articulant à d'autres domaines : la personne, le genre, le corps, le politique ;
- Leur anthropologie s'inscrit dans la mouvance d'une analyse culturelle ou symbolique, rompant avec le structuro-fonctionnalisme.

Intriguée par cette pensée, telle qu'investie par les New Kinship Studies, je lus *A Critique* d'abord sans me préoccuper du contexte de sa rédaction et de sa parution. La lecture du premier numéro de la revue *Incidence* (2005), consacré à cet auteur, puis la relecture d'*Enquête sur la parenté* de Francis Zimmermann (1993), dont j'avais fait grand usage sans remarquer la part belle qu'il donnait à cet anthropologue américain, finirent de me convaincre qu'il fallait traduire *A Critique* pour lui assurer une audience à la fois plus large et mieux éclairée. D'autant qu'en regardant dans la bonne direction, on le trouvait désormais fréquemment mentionné en France : les références à *A Critique* et à *American Kinship* semblaient être en passe d'acquiescer parmi les chercheurs qui s'intéressaient aux « nouvelles » formes familiales et aux nouveaux modes de procréation un statut de formule incantatoire invoquant la dimension construite et processuelle des relations de parenté.

Cependant, les références à ces deux ouvrages, de plus en plus nombreuses, me paraissaient pour la plupart laisser de côté un pan crucial de sa pensée, incarné moins dans le contenu, radical, de ses arguments – avec l'idée phare selon laquelle, du point de vue de l'anthropologie culturelle, la parenté est un non-sujet – que dans la forme imprimée à ses raisonnements et plus largement à ses productions. *American Kinship*, qui se présente comme une monographie, est aussi un traité d'anthropologie culturelle appliquée. Son sous-titre, *A Cultural Account*, le précise d'ailleurs. Si, à l'époque de sa rédaction, l'anthropologie culturelle ou symbolique est bien dans l'air du temps (voir les travaux contemporains de Geertz, notamment), elle assume chez Schneider une forme largement idiosyncrasique. *A Critique*, que Schneider décrit comme « la somme de mes critiques concernant la notion de parenté et la manière dont elle a été conceptualisée et étudiée depuis les années 1800 jusqu'à aujourd'hui » (Schneider, 1995, p. 221), est également un morceau d'anthologie d'épistémologie.

Les deux ouvrages sont très différents l'un de l'autre. En effet, le premier ne cite que très peu ses sources. Interrogeant la culture américaine au sujet de la parenté de la même manière qu'il le ferait avec une culture non occidentale, ce livre produit paradoxalement, à partir de l'exposé de représentations aussi implicites qu'elles sont intégrées, un grand sentiment d'étrangeté. Dans *A Critique*, Schneider s'appuie d'abord sur une relecture

critique féroce de son ethnographie des Yap (Micronésie) en vue de démontrer l'inanité de la description orthodoxe de leur système de parenté qu'il a pourtant développée sur une grande partie de sa carrière. Cette redescription permet à l'anthropologue iconoclaste de faire apparaître les présupposés non analysés et les théories inadaptées de l'anthropologie classique qu'il démontrera minutieusement dans la suite du livre. En un sens, *A Critique* est une démonstration des égarements et/ou des inconsistances de la théorie anthropologique de la parenté au moyen d'une approche réflexive et critique, y compris envers les travaux de l'auteur.

Traduire Schneider, c'est alors ouvrir la possibilité de (re)découvrir la richesse et la largesse de son geste puisqu'en effet : il défend une vision de l'anthropologie mal connue en France mais qui a joué un rôle important aux États-Unis puis en Grande Bretagne ; il propose une histoire, certes abrégée et orientée, de l'anthropologie de la parenté en convoquant et questionnant une dichotomie persistante, celle de la nature (de la culture) et de la culture (de la nature) ; il commente, en mettant au jour leurs implicites et parfois leurs mésusages, les concepts-clés de la parenté ; il interroge à nouveaux frais ses matériaux yap pour proposer une description alternative de leur système de parenté, à l'issue de quoi il n'y a d'ailleurs plus de système de parenté à Yap.

L'ANTHROPOLOGIE, UNE RENCONTRE FORTUITE, UNE CARRIÈRE ENTRE LES MAINS DES DIEUX DE TIKOPIA

David M. Schneider se destinait à la bactériologie humaine. À son départ du pensionnat progressiste de Cherry Lawn où il a fait sa scolarité de 9 à 18 ans, financièrement démuné, il intègre le New York State College of Agriculture à Cornell où il étudie la bactériologie appliquée à l'agriculture, espérant, à partir de là, faire une transition vers la bactériologie humaine. Dans *Schneider on Schneider*, un chapitre intitulé, en hommage à Raymond Firth, « L'œuvre des dieux de Tikopia » raconte que c'est par hasard qu'il découvre la sociologie et l'anthropologie, à la faveur de son échec aux examens de chimie organique. Pour élever sa moyenne et décrocher son diplôme, il s'inscrit, sur le conseil d'amis, en sociologie rurale. Il suit également les cours d'économie dispensés par l'anthropologue Lauriston Sharp, qui l'incite à rester une année supplémentaire (1940-1941) à Cornell pour y faire un

master (MA) en anthropologie. Il écrit son mémoire sur la base d'une collection de rêves yir yoront (Queensland, Australie) recueillis par Sharp entre 1934 et 1935.

Poussé par Sharp, Schneider s'inscrit à Yale où se trouve déjà son ami Ward Goodenough, rencontré à Cornell. L'atmosphère élitiste, la réputation antisémite, ainsi que l'influence du directeur du département de l'Institut des relations sociales, George Murdock, envers lequel il développe, tant personnellement qu'intellectuellement, une inimitié immédiate, découragent Schneider, qui n'y reste que six mois. En effet, Schneider, fils de juifs d'Europe de l'Est récemment immigrés, modestes et communistes, est sensible à l'anticonformisme, au relativisme culturel (y compris en matière de formes de personnalité) et à l'orientation politique plutôt progressiste de l'école « Culture et personnalité » (il a entendu Margaret Mead à Cornell à plusieurs reprises et il lit les papiers de Ruth Benedict qui circulent). Aussi est-il rebuté par le positivisme behavioriste de Murdock et hostile à sa reformulation de l'évolutionnisme, lequel devient un processus adaptatif explicable par une théorie du changement culturel s'appuyant sur la psychologie behavioriste (Bashkow, 1991, p. 175). Initié à la psychanalyse par Geoffrey Gorer, qui lui réserve par ailleurs, sur la base de ses travaux sur les relations entre rêves et culture, un accueil chaleureux, il est également irrité par la mécanisation et le forçage behavioriste des théories de Freud, dans la droite ligne des travaux de Clark Hull (Bashkow, 1991, p. 173). Bashkow note cependant que Murdock jouera malgré tout un rôle non négligeable dans la carrière de Schneider, lequel, lors de son passage à Yale, participe en outre au fameux Cross-Cultural Survey piloté par Murdock, projet représentatif d'une tentative d'anthropologie scientifique fondée sur des méthodes quantitatives permettant de valider des généralisations concernant l'universalité ou la transculturalité de la nature humaine (Bashkow, 1991, p. 173-174).

C'est aussi à cette époque que, par l'intermédiaire de Gorer, Schneider fait connaissance avec Margaret Mead, avec laquelle il noue une amitié informelle qui lui sera précieuse. En 1942, il est enrôlé dans l'armée comme travailleur social psychiatrique. Gorer l'engage à voir dans son enrôlement une opportunité de terrain de recherche. Schneider suit le conseil et, à son retour, il publie deux articles dans la revue *Psychiatry*. Le premier porte

sur la culture des employés de bureau dans l'armée (Schneider, 1946), le second sur les dynamiques sociales des incapacités physiques (migraines chroniques, douleurs de dos, etc.) dans la formation militaire (Schneider, 1947). Ces deux articles, où l'on trouve déjà son style corrosif, sont de facture très descriptive. Ses références théoriques, complètement implicites dans le premier, apparaissent davantage dans le second où il cite Linton, Mead, Benedict et Kardiner, en particulier autour de la relativité culturelle de la notion d'anormalité.

Le David Schneider du milieu des années 1940 est un homme qui se vit dans une forme de marginalité par rapport aux milieux qu'il fréquente. Marié très jeune, il travaille, avant son départ à l'armée puis après sa démobilisation (1946), à Washington pour le département des Programmes d'enquêtes (Division of Programme Survey) qui dépend du département de l'Agriculture et initie à cette époque des techniques de sondage d'opinion reposant sur des questions ouvertes. En 1946, après qu'on lui a refusé la bourse de démobilisation sur laquelle il faisait reposer la poursuite de ses études et de sa carrière en anthropologie, il rend visite à Gorer et à Mead pour leur faire part de sa décision de s'en tenir là. Mead l'envoie alors se présenter à Clyde Kluckhohn dans les termes suivants : « Dis-lui que tu es la faveur qu'il me doit. » Kluckhohn reçoit Schneider (lequel s'abstient de passer le message de Mead) et l'accueille à Harvard, mais « à l'es-sai », c'est-à-dire sous réserve qu'il n'y obtienne que des résultats excellents, compte tenu du fait qu'il a été jusque-là un étudiant plutôt moyen, ce qui ne le qualifie pas vraiment pour intégrer cette grande université (Schneider, 1995, p. 20).

Harvard, dira Schneider, était exactement tel qu'il l'aurait rêvé. Dans ce Département of Social Relations où sont représentées la sociologie, l'anthropologie et la psychologie, évoluent des personnalités, en particulier Parsons et Kluckhohn, dont les orientations novatrices apparaissent encore comme marginales et font d'eux des outsiders. Loin de l'idée positiviste selon laquelle la subjectivité serait un mal à éradiquer en vue de la promotion d'une recherche hypothético-déductive rigoureuse (Bashkow, 1991, p. 177), ils se retrouvent en particulier autour d'une attention à sa valeur positive, ce qui est à l'époque tout à fait hétérodoxe.

Peu de temps après que Schneider a intégré Harvard, l'opportunité d'un terrain se dessine à Yap, en Micronésie, dans le cadre de la Harvard Yap Expedition, une branche du projet plus global dit CIMA (Coordinated Investigation of Micronesian Anthropology). Au sein de cette vaste enquête pluridisciplinaire et pluri-institutionnelle, impulsée par Murdock et soutenue par l'armée, à vocation scientifique et appliquée à la politique coloniale des États-Unis, Schneider est chargé du volet de recherche qui concerne la dépopulation rapide de Yap. Il s'y rend donc en 1947 avec deux objectifs d'abord assez distincts dont le second est le recueil de données pour un doctorat qui portera, dans le prolongement de son intérêt pour l'approche « Culture et personnalité », sur les rapports entre culture et agressivité. Schneider est, à cette époque, très proche de Kluckhohn qui s'intéresse aux histoires de vie et accorde une grande importance aux déclarations de ses informateurs, la marque de fabrique de sa méthode étant de s'interroger sur ce à quoi les choses ressemblent « depuis leur point de vue ».

Dans les premiers mois de son terrain à Yap, Schneider est animé par la volonté d'établir de « bons rapports » avec ses interlocuteurs. Sur les pas de Kluckhohn, il documente la dynamique interpersonnelle des entretiens (dont le modèle est psychanalytique), en particulier en étant attentif à ses propres réactions subjectives, à ses motivations, à ses difficultés, autant qu'à la personnalité et aux motivations de ses informateurs. Aveuglé par ses bonnes intentions, il ne mesure pas tout de suite à quel point il est pris, à ses dépens, dans les enjeux coloniaux. Scrupuleusement, il écrit et envoie au Peabody Museum les carnets de terrain dans lesquels il consigne, comme dans un journal, ses pensées les plus intimes. Il entretient l'espoir qu'*a posteriori* ces notes pourront servir de correctif à ses matériaux de terrain. Les nombreux films qu'il tourne en amateur sont eux aussi envoyés au financeur. Ce qu'il ignore, c'est que ses carnets sont lus et ses images visionnées, non seulement par Kluckhohn, qui est d'ailleurs embarrassé par la facture presque trop intime des carnets, mais aussi par Kroeber et Murdock. La difficulté que Schneider rencontre à dépasser la dimension instrumentale des rapports avec ses informateurs culmine, raconte Bashkow, un soir de fête et de beuverie quand Tannengin, l'homme plus âgé qui se présente comme son *citamangen* (« père », « époux de mère », détenteur de la terre cultivée par un autre...), semble inverser les rôles et rappelle à

Schneider que c'est lui le chef : s'il peut tenir tête à la Marine (en refusant de lui fournir des informations sensibles, par exemple), c'est qu'il bénéficie d'une position hiérarchiquement supérieure. Ce moment douloureux signe un changement de stratégie chez un homme que la solitude et les résistances du terrain à l'établissement de relations satisfaisantes minent. Il renonce alors à tenter de recueillir davantage de matériaux sur l'agressivité, dont il réalise qu'elle a essentiellement émergé à la faveur d'interactions qu'il a lui-même provoquées. Son ressentiment à la suite de la fête alcoolisée le distancie affectivement de ses interlocuteurs et il semble désormais se contenter de relations instrumentales et peu empathiques et se tourner vers des méthodes d'enquête moins respectueuses des Yap : tests psychologiques standardisés, questionnaires, sondages... de surcroît sur des sujets sensibles comme la sexualité. Soucieux de rendre au plus tôt son rapport sur la dépopulation, entraîné par l'esprit de compétition qui règne au sein de l'équipe engagée sur cette mission et rattrapé par des préoccupations pragmatiques (œuvrer pour obtenir un poste), il utilise désormais le guide de terrain (*working manual*) rédigé par Murdock dont il remplit scrupuleusement toutes les cases. Ainsi contrainte par le cadrage conceptuel et linguistique de l'outil de Murdock, la parenté s'impose à lui comme un sujet par excellence insensible au biais de l'observateur.

Outre le rapport attendu, qu'il rend dans les temps, il écrit très vite à son retour une thèse d'où ont disparu tous les éléments subjectifs et intersubjectifs qu'il avait soigneusement consignés dans ses carnets. Soutenue en 1949, cette thèse est organisée en deux parties dont la première, sur le système de parenté, sacrifie à l'anthropologie conventionnelle et au lexique murdockien, alors que la seconde, axée sur le village, doit beaucoup aux informations offertes par Tannengin, s'appuie davantage sur les catégories culturelles locales, et sera abandonnée jusqu'au nouveau tournant culturaliste que l'auteur prendra dans la seconde moitié des années 1960.

Après sa thèse, il continue à creuser le sillon du courant structuro-fonctionnaliste pour des raisons qui restent largement inexplicables mais qui en font alors, aux États-Unis, un leader de ce courant plutôt continental. Schneider apprendra des années plus tard (en 1989), lors de la visite que Bashkow lui rendra autour de la préparation d'un article sur son terrain à Yap, que ses notes

sur la parenté yap étaient plébiscitées par Murdock, à l'exception d'un point sur lequel Schneider ne cédait pas : il divergeait de la doxa de Murdock et d'autres spécialistes de la parenté sur la question des terminologies (Schneider, 1995, p. 36-38). J'y reviendrai.

Schneider raconte que le tournant pris, lors de son terrain à Yap, loin de l'anthropologie psychologique et subjective dont il s'était senti proche et vers la parenté pour laquelle il n'avait jusqu'alors que peu de goût, eut pour conséquence de lui faire gagner un certain respect du côté des anthropologues influents, dont Kroeber et bien sûr Murdock. Très soutenu à Harvard par Kluckhohn qui lui obtient des crédits pour enseigner et facilite pour lui l'obtention de bourses d'enseignement et de recherche, il pense devoir aussi à l'intermédiation de ces trois personnalités son recrutement à Berkeley, où il aurait été « envoyé » pour apporter la première pierre à la rénovation du département d'anthropologie (Schneider, 1995, p. 33-34). Il y reste cinq ans, y fait venir, notamment, Geertz et Fallers, et en repart avec eux pour Chicago à l'été 1960, sans réaliser à quel point il fait ainsi défaut à ses mentors et ruine leurs plans.

La période Chicago, qui dure jusqu'à la fin des années 1980, est celle d'une effervescence politique, idéologique et intellectuelle. C'est dans ce contexte que Schneider produit ses deux livres préférés, *American Kinship* et *A Critique of the Study of Kinship*, et développe son anthropologie culturelle ou anthropologie des symboles et des significations.

LES TERMINOLOGIES DE PARENTÉ ET L'ANTHROPOLOGIE À DOMICILE

Très tôt dans sa carrière, autour, en fait, de son séjour à la London School of Economics où il enseigne deux ans avec une bourse Fulbright (1949-1951), Schneider s'intéresse à la parenté euro-américaine. Ses motifs sont alors largement circonscrits à la défense d'une intuition qu'il poursuivra, transformera et amplifiera dans les années suivantes.

L'intérêt de Schneider pour les terminologies de parenté lui vient en droite ligne de son terrain à Yap. Il y trouve un phénomène étrange : certains des termes de parenté qu'il recueille

ne sont presque jamais utilisés, ni en référence (pour parler *de* quelqu'un), ni en adresse (pour parler *à* quelqu'un), les noms personnels étant largement favorisés. Ces termes de parenté correspondent en fait davantage à des rôles qu'à des positions généalogiques : ainsi le terme *citamangen* est-il utilisé exclusivement pour le mari de la mère tant que celui-ci est vivant, alors même qu'il englobe dans une même classe également les frères du mari de la mère ainsi que l'homme qui possède la terre cultivée par Ego (s'il n'est pas le mari de la mère). Si le mari de la mère vient à mourir, alors l'aîné de ses frères vivants pourra à son tour être identifié par le terme *citamangen*. Schneider parle à ce sujet de « système à réservoir » et il défend cette idée contre l'incrédulité totale de Murdock. Ironiquement, comme Schneider l'apprendra longtemps après et par la bande, celui-ci se trouva contraint de reconnaître la véracité de ce phénomène qui lui fut confirmé par un Yap « importé » à New Haven par une collègue (Schneider, 1995, p. 35).

À partir du cas yap, mais aussi de sa connaissance intime de sa propre culture, Schneider développe l'idée que la distinction classique entre deux terminologies de parenté, l'une référentielle et l'autre vocative, est absurde. Elle est absurde d'abord parce que des termes identiques circulent entre les deux usages et/ou les deux fonctions linguistiques, ensuite parce que le système terminologique comprend bien plus de termes alternatifs, adaptés à des contextes d'usage multiples, que ce que l'anthropologie conventionnelle laisse entendre (Schneider, 1995, p. 207). Elle est absurde, enfin, parce qu'elle privilégie dans ses analyses les termes dits de référence qui, outre leur usage « en référence », sont entendus comme les « noms » de ces choses que sont les relations de parenté. Ce faisant, elle néglige les termes dits d'adresse dont les linguistes rappellent d'ailleurs qu'ils contiennent eux aussi systématiquement une dimension de référence.

Sa conviction conduit Schneider à rapatrier vers sa propre culture les questionnements relatifs aux terminologies. Il le fait dès 1951 aux États-Unis (plus précisément à Harvard parmi les étudiants et les enseignants) avec la complicité de George Homans, puis dans les années 1960 à Chicago dans le cadre d'un projet bien plus ambitieux en articulation avec une enquête conduite par Raymond Firth en Angleterre (voir Firth, 1956). Les résultats

de ces deux enquêtes ne feront, selon Schneider, que confirmer ce qu'il savait déjà pour le vivre et y avoir réfléchi.

LA PARENTÉ MISE À MAL

Il convient de rappeler le mouvement critique général auquel, au moment où Schneider développe son anthropologie culturelle de la parenté (de la fin des années 1960 au milieu des années 1980), sont soumises, aux États-Unis et au Royaume-Uni, l'anthropologie en général et la parenté en particulier, un mouvement qui entraînera certains anthropologues à adopter les approches constructivistes et postmodernes. Si on se concentre sur la parenté, des débats soutenus (parution de sept articles entre 1957 et 1964) opposent, dans les pages des revues *Philosophy of Science* et *Man*, ceux qui pensent que la parenté est la reconnaissance sociale de liens biologiques et ceux qui nient que la référence à la biologie soit indispensable à la définition de la parenté (voir Salazar, 2005, p. 28-30). Ces échanges assez serrés entre Gellner (1957, 1960, 1963), Needham (1960), Barnes (1961, 1964), Beattie (1964) puis Schneider (1964) interrogent, à partir de la parenté (qui s'y prête particulièrement bien) et dans des termes qui restent classiques, l'opposition nature/culture. L'apport de Schneider, qui est le dernier à parler, s'articule autour de l'idée, défendue par Beattie, que la parenté serait dénuée de « contenu » spécifique. Elle serait simplement un idiome ou un symbole à travers lequel d'autres relations – économiques, politiques, religieuses... – seraient exprimées. Schneider conteste le bien-fondé de cet argument dans un contexte où Beattie a par ailleurs, *contra* Gellner, rejeté la notion d'un contenu biologique à la parenté (Schneider, 1964). Le Schneider qui prend part à ce débat est encore assez loin des thèses radicales qu'il défendra à la fin des années 1960. Cependant, déjà en 1964, il suggère que pour identifier le contenu de la parenté, il est nécessaire d'enquêter là où elle est clairement dissociée de ces autres institutions que sont la religion, le politique, l'économique, c'est-à-dire dans les sociétés occidentales (Schneider, 1964, p. 181). C'est d'ailleurs ce qu'il fait lui-même depuis le début des années 1950 tout en continuant d'exploiter les données yap et en ouvrant un terrain (à partir de 1955) chez les Apaches mescalero. Ces deux interrogations, l'une plus vaste (nature/culture), l'autre plus spécifique (de quoi est-il question quand il est question de « contenu » de